

**Les biens confisqués seront restitués.**  
Trois ports seront ouverts à la France, dont deux sur le littoral du Tenkin.  
On pense que ces derniers ports sont ceux situés près des deux grandes embouchures du fleuve qui conduit à Kechao, capitale de cette riche province, qui confine avec la partie sud de l'Empire chinois.  
Le troisième port est Tourane.  
L'arbitrage de l'Empereur des Français est admis sur toute l'étendue du territoire annamite et le Gouvernement de Hue ne pourra rien faire sans son autorisation.  
Ce traité est très important au point de vue des intérêts et de l'influence de la France. Il aura pour nous, dans l'avenir, des conséquences immenses.

### Italie.

On écrit de Naples, le 12 août :  
C'est vers Messine et Catane que se tournent en ce moment tous les regards. Garibaldi doit arriver dans cette dernière ville vers la fin de cette semaine. Là on espère pouvoir entamer quelques négociations qui aboutissent à une conciliation. S'il ne veut se prêter à aucun arrangement, que fera-t-il une fois arrivé à Catane ? on se perd en conjectures ; on ne nie pas les difficultés, mais on a foi dans la destinée de Garibaldi. Celui qui oserait en ce moment faire entendre le moindre blâme ou exprimer le moindre doute courrait le risque d'être écharné. Les journaux modérés se bornent à enregistrer le jugement de la presse étrangère sur la conduite et les projets de Garibaldi.

Le corps des volontaires est divisé en trois colonnes. La première sous les ordres du lieutenant-colonel Tresselle, sicilien, est en marche sur Messine ; la deuxième commandée par Garibaldi, déjà arrivée à Caltanissetta, se rend à Catane ; la troisième que conduit Bentivegna, parvenue à Girgenti, tournera probablement à gauche dans la direction de Syracuse et Catane. C'est cette dernière colonne qui a eu une échouffourée avec la troupe régulière à San-Stefano-di-Bivona. Cet ordre suivi dans la marche des colonnes, a sans doute pour but de contraindre les troupes régulières à s'éparpiller et de recueillir en route le plus de volontaires possibles. Parmi ceux-ci il y en a chez qui le désir de porter des armes et d'endosser la chemise rouge n'est pas moins ardent que le patriotisme, et comme sous ce rapport on ne peut pas satisfaire tout le monde, le manque de vêtements et d'armes éloigne quelques jeunes gens.

La manifestation qui devait avoir lieu dimanche, s'est faite lundi soir à 9 heures. Elle a été arrêtée dans son développement et étouffée par des patrouilles de garde nationale et de troupes de ligne. On en attend une autre qui serait, dit-on, beaucoup moins pacifique. Le grand café d'Italie où se rendent généralement ceux qui veulent s'enrôler a été fermé pendant la manifestation.

### Mexique.

Le Times donne les nouvelles suivantes du Mexique, d'après sa correspondance :

Les Français sont toujours stationnaires à Orizaba, et Zaragoza s'est retiré à Puebla. Il n'y a pas plus de 1,800 hommes à Orizaba ; le reste des troupes est employé à assurer les communications avec Vera-Cruz. 1,000 hommes sont à Cordova, 500 à Chiquilimé, et le reste sur différents points, le long de la route. Toutes les troupes actionnaires ont été mises sous les ordres de Marquez. On y compte environ 6,000 hommes. Cependant on paraît avoir peu de confiance dans les troupes auxiliaires. Durant le mois de mai, le prix des denrées a atteint un chiffre fabuleux, mais depuis les provisions arrivent librement et en abondance, et toute inquiétude a cessé à ce sujet. Almonte paraît être très impopulaire. Il fut toutes les d'absurdités, signe des décrets, comme s'il était installé dans la capitale. Son décret sur le papier-monnaie a soulevé une telle opposition, qu'il a été obligé de le retirer. Quelques troupes du Gouvernement ont été envoyées l'autre jour contre Buston. L'ont-elles rencontré ? L'ont-elles battu ? C'est là ce que personne ne sait.

C'était mardi le trois cent quarante-et-unième anniversaire de la défaite et prise de Guatimozin, dernier roi du Mexique, de la dynastie aztèque et neveu de Montezuma. Lorsqu'il monta sur le trône, jeune et doué de qualités brillantes, de courage, de sagesse et de fermeté, ses sujets espèrent trouver en lui un libérateur et un vengeur de la tyrannie étrangère ; mais les événements trahirent cet espoir.

Assiégé dans Mexico, que Cortez parvint à reprendre, Guatimozin chercha son salut dans la fuite et fut arrêté. Cortez traita d'abord son prisonnier avec beaucoup d'égards ; mais celui-ci lui demanda la mort. Quelques mois plus tard, ce malheureux prince ne fut que trop exaucé. Cortez, voulant savoir en quel lieu il avait caché ses trésors, soumit le Roi à la question avec son premier favori. Cédant à la violence du supplice, le campagnon d'infortune du monarque sembla implorer par un regard la faveur de tout révéler. Guatimozin le vit et lui dit : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? » Le favori expira, et Cortez lit aussitôt arracher le roi mexicain à la mort. Cependant, quelques mois plus tard, le capitaine espagnol ordonna de nouveau son supplice, et Guatimozin fut pendu à un arbre avec deux des principaux caciques. Cet acte de barbarie pénétra d'horreur les Mexicains et souleva même l'indignation parmi les Espagnols.

### Nouvelles de l'Inde et de la Chine.

On lit dans le *Courrier de Marseille* :  
Le paquebot le *Vectis*, arrive ce matin à Marseille, a apporté les lettres et les journaux de Hong-Kong, du 28 juin ; de Calcutta, du 8 juillet, et de Pondichery, du 11 juillet.

Les journaux de Shang-Hai et de Hong-Kong sont assez dépourvus de nouvelles. Le temps ne vient guère en aide aux rebelles et ne permet pas d'entreprendre de longues excursions militaires. On disait que le principal corps d'armée des rebelles, que conduit Chang-Wang, ne bougeait plus depuis quelque temps. Le seul signe donné par les Taipings consistait dans la fumée produite par l'incendie de quelques villages dans la contrée qui environne Shang-Hai.

De toutes les places prises par les alliés, San-Keong est la seule qu'ils aient cru devoir occuper. Tsing-Poo a été abandonnée le 19 juin et les rebelles y sont vite rentrés. Shang-Hai est très bien protégé par le présent. Des nouvelles venues de Nankin, apprennent que Wuhu a été pris par les imperialistes. On serre de près Nankin.

Le beau paquebot le *Cortés* a brûlé, le 17, dans le port à Shang-Hai. Hing-po est tranquille. Les rebelles s'en sont éloignés.

On écrit de Pékin que des forces vont être envoyées pour frapper un coup décisif à Hanking. Le gouverneur de Macao est attendu à Pékin, où il va conclure un traité entre le Portugal et la Chine.

### Amérique du Sud.

On écrit de Panama, le 23 juillet :

La quinzaine a été peu fertile en événements qui méritent d'être signalés. Le conflit entre l'autorité fédérale et l'autorité locale, dont on ne peut prévoir l'issue, inquiète les esprits. Les exaltés veulent se séparer de l'union colombienne et parlent de commencer la guerre dans ce but. Mais il faut espérer que cette agitation politique se calmera et que l'isthme continuera sa marche paisible, en tirant partie des merveilleux éléments de prospérité qu'il possède.

Les nouvelles du Pérou sont du 13 juillet.

Le gouvernement se préoccupe beaucoup d'un projet qui lui a été adressé de Paris et qui consiste à établir un chemin de fer entre Lima et Jauja, passant par le Cerro de Pasco et l'un des affluents de l'Amazone, de sorte qu'il y a communication

entre les deux Océans serait ainsi effectuée. Les amis du beau et du grandiose applaudissent sans réserve à ce projet. Les ingénieurs chargés d'étudier le tracé sont déjà en campagne, munis de tous les instruments nécessaires.

Au Chili, les tribunaux civils et militaires, devant lesquels a été successivement portée la cause du Roi d'Araucanie, Aurélien-Antoine I<sup>er</sup>, se sont déclarés incompétents pour le juger.

### LA RÉFORME TÉLÉGRAPHIQUE.

Une loi en date du 3 juillet 1861 a réduit à 2 francs la taxe de la dépêche télégraphique simple, échangée entre deux bureaux sur toute l'étendue de l'empire ; cette réforme a pris commencement le 1<sup>er</sup> janvier 1862, et l'on peut savoir en ce moment par le relevé des produits du premier semestre de cette année, si le Trésor a perdu ou gagné à cette réforme.

Le tableau comparatif des dépenses transmises et des taxes perçues pendant les premiers semestres de 1861 et de 1862, vient d'être publié, et il résulte de ce document que pendant le premier semestre de 1861, sous le régime de l'ancienne taxe, le nombre des dépêches transmises a été de 321,334, et les taxes perçues se sont élevées à 1 million 267,300 francs.

Pendant le premier semestre de 1862, sous l'empire du tarif réformé et réduit, le nombre des dépêches s'est élevé à 583,642, lesquelles ont produit une perception de 1 million 337,984 francs.

Ainsi le nombre des dépêches a presque doublé et les perceptions ont reçu un accroissement sensible ; loin de perdre à cette réforme, le fisc a donc bénéficié. Quant au public, l'avantage qu'il a retiré de la réduction du tarif est rendu évident par le chiffre seul des dépêches transmises.

Il est un autre service public qui a avec le télégraphe des affinités tellement nombreuses, qu'on s'étonne que ces deux services ne soient pas réunis en une seule administration. Nous voulons parler de la poste. L'extension de la télégraphie est-elle de nature à réduire l'usage de la poste et à faire diminuer le nombre des lettres transportées dans toutes les directions ? Quelques personnes ont paru le craindre, mais l'expérience n'a pas tardé à les tromper. La poste voit augmenter le nombre des lettres à transporter à mesure que la télégraphie voit accroître le chiffre des dépêches à transmettre. La dépêche annonce la lettre, la lettre interprète, et complète la dépêche.

Après d'interprétation des dépêches télégraphiques, qu'il nous soit permis de revenir sur une plainte que nous avons déjà formulée au sujet du défaut de clarté des dépêches. Recevant tous les jours plusieurs dépêches télégraphiques, nous sommes niéx que personne en position de constater que ces dépêches manquent fort souvent de clarté ; et, devant les amphibologies et les énigmes qu'elles présentent bien souvent, la science d'Œdipe serait en défaut.

De quelque cause que proviennent ces obscurités, qu'elles soient le fait de nos correspondants expéditeurs ou des employés chargés de la transmission, le fait n'est pas moins incontestable, et si dans un sujet aussi grave nous voulions égarer nos lecteurs il nous suffirait de publier textuellement la première venue des dépêches qui nous arrivent. A quelle cause faut-il attribuer ces obscurités résultant d'une ponctuation absente, d'une orthographe douteuse ou de suppressions trop violentes de mots ? A plusieurs causes peut-être, mais à coup sûr aucune cause n'agit avec autant d'efficacité que ce lit de procruste télégraphique qui oblige bon gre mal gre toute dépêche simple à se renfermer en vingt mots. Le malheureux expéditeur d'une dépêche, désirant dire beaucoup de choses et contraint de se renfermer dans des limites impossibles, s'efforce à trouver ses formes de langage abrégées ; mais alors il tombe dans l'inconvénient indigne par Horace il y a dix-huit

cents ans : *brevis esse laboro, obscurus fio*, et non-seulement on devient obscur à force d'être bref, mais on finit par être tout à fait intelligible.

Le mal étant signalé, le remède se trouve tout naturellement indiqué : puisqu'à 2 francs par dépêche simple le Trésor fait déjà un bénéfice honnête, pourquoi ne pas consacrer une partie de ce bénéfice à élargir un peu le cercle dans lequel la dépêche se trouve enfermée ? pourquoi ne porterait-on pas de 20 à 30 le nombre des mots composant la dépêche simple ? On le porterait à 40 (3 centimes par mot) que nous n'y verrions pas grand inconvénient. Du reste, ce qui coûte dans la confection de la dépêche — si nous pouvons nous servir de ce mot — ce n'est pas le nombre des mots transmis, mais tout l'ensemble de la mise en train. Que la dépêche compte 20 mots ou 40, c'est toujours le même travail, sauf quelques minutes de plus pour les deux extrémités de la ligne. Or, ce petit surcroît de besogne ne vaut vraiment pas la peine qu'on s'en occupe.

La réforme à poursuivre dans le service télégraphique, c'est moins, selon nous, une nouvelle réduction des taxes, que l'augmentation du nombre des mots formant la dépêche simple. Et si les traités internationaux s'opposent à ce que cette réforme soit appliquée dans les transmissions qui s'étendent au-delà des frontières, on pourrait du moins en faire jouir tout de suite le commerce et les particuliers sur toute l'étendue du réseau national.

E. MOUTTET.

### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Par décret impérial inséré au *Moniteur* du 19 août M. Vallon, Préfet du Nord vient d'être élevé au grade de Grand-Officier de la Légion d'Honneur.

La nouvelle de cette promotion sera particulièrement accueillie avec une juste satisfaction dans le département du Nord où M. Vallon s'est acquis toutes les sympathies par son esprit élevé et conciliant.

Cette haute récompense accordée par l'Empereur aux éminents services rendus par M. Vallon répond au sentiment public et toute la presse y applaudit.

M. l'abbé Leroy, professeur au collège de Duinkerque, vient d'être nommé vicaire de la paroisse Notre-Dame.

M. l'abbé Cazier, professeur au collège de Roubaix, est nommé vicaire de Saint-Jacques-de-Paul, à Lille.

Le jour de la fête de l'Empereur, au moment où les divers corps constitués étaient réunis à la mairie pour se rendre au *Te Deum*, M. le maire a remis à M. Faidherbe, instituteur communal, plusieurs ouvrages de la part du conseil supérieur de l'instruction publique, à titre de récompense pour le zèle infatigable qu'il déploie dans ses laborieuses fonctions.

Nous sommes heureux d'applaudir à l'honorable témoignage de satisfaction donné par M. le ministre de l'instruction publique à M. Faidherbe dont la population roubaissienne connaît depuis longtemps le rare dévouement et la bienveillance pour les élèves qui lui sont confiés.

La distribution des prix aux élèves de l'école communale de Roubaix aura lieu le 28 août, à deux heures et demie, dans le salon de l'hôtel-de-ville, sous la présidence de M. le Maire.

Nous apprenons que l'opération de la trachéotomie vient d'être pratiquée à l'hôpital de notre ville, avec un succès complet, par M. le docteur Liagre, sur un enfant âgé de quatre ans.

Nos lecteurs connaissent les ravages exercés par le croup ; les progrès rapides que fait cette terrible maladie rendent souvent infructueux les soins apportés pour combattre le mal. Faut-il supposer que presque toujours ce mal est irréparable quand on appelle le médecin, ou faut-il

admettre que dans bien des cas l'appréhension des parents pour une opération dangereuse empêche un plus grand nombre de guérisons ?

Laissons approfondir ces questions par d'autres et constatons seulement la guérison qui vient d'être obtenue.

L'enfant dont il est ici question est aujourd'hui parfaitement guéri ; il est sorti de l'hôpital depuis quelques jours.

Jusqu'aujourd'hui, les enfants en dessous de l'âge de six ans n'étaient pas admis à l'hôpital.

Il serait à désirer cependant qu'on les admit dans les cas graves qui nécessitent, comme la maladie du croup, des soins incessants que les parents ne peuvent donner.

Si les conditions d'admission basées sur l'âge des enfants pouvaient être modifiées par MM. les administrateurs de l'hôpital, il faudrait leur savoir gré de cette louable détermination qui serait un grand bienfait pour la classe ouvrière et qui permettrait au moins de faire transporter immédiatement les enfants atteints du croup.

Qu'on nous permette d'appeler la bienveillante attention de MM. les administrateurs de l'hôpital sur cette question qui intéresse l'humanité.

La police de Roubaix a arrêté, dans la nuit du 17 au 18, un domestique de cette ville pour attentat à la pudeur sur un enfant de 10 ans.

Une foule immense attendait hier soir, aux abords de la gare et dans les rues environnantes l'arrivée de la musique de la *Grande-Harmonie* qui vient d'obtenir le second prix dans la première division, au concours de Cambrai. Le corps des sapeurs-pompiers, la société de la *Fanfare* et la *Société Chorale*, ont accompagné nos musiciens jusqu'à l'hôtel-de-ville où ils ont été reçus et complimentés par M. le Maire et MM. les adjoints qui leur ont ensuite offert les vins d'honneur. Les membres de la *Société Chorale* ont fait entendre, dans le grand salon, une cantate de circonstance.

Après cette réception, la *Grande-Harmonie* a exécuté sur l'estrade brillamment illuminée quelques morceaux qui ont été vivement applaudis.

La réception faite par l'administration municipale est une nouvelle preuve de sa sollicitude pour les membres de la *Grande-Harmonie* et l'accueil que vient de lui faire notre population témoigne tout l'intérêt qu'inspire notre corps de musique.

Nous recevons, au moment de mettre sous presse, quelques observations sur le sujet du concours.

Tout en partageant l'opinion de notre correspondant, nous attendrions, pour y ajouter nos réflexions, que les journaux de Cambrai fassent connaître la décision motivée du Jury comme cela a eu lieu tout récemment lors du concours à Lille.

Le tribunal correctionnel de Lille, ainsi que la cour d'assises de Douai, ont eu à s'occuper depuis un an surtout de nombreux vols de l'es, commis dans les ateliers d'Halluin. Les voleurs jusqu'ici avaient tous recours au même système pour se débarrasser du produit de leurs constructions : ils allaient le vendre à bas prix en Belgique. Les deux inculpés que le tribunal juge aujourd'hui, faisaient confectionner des chemises avec la toile volée, puis en tiraient parti. C'est ainsi qu'on en a trouvées à Courtrai et Menin, cinquante-quatre en toile crémée de différentes qualités, et plusieurs coupons.

L'un des inculpés, F. Heuss, parvenu à se réfugier en Belgique, est condamné à trois ans de prison. La femme Vannerbroek ne énergiquement les vols, quoiqu'elle n'ait aucune part dans la confection de l'instruction ne laisse aucun doute sur sa culpabilité ; le tribunal la condamne pour complicité à un an et un jour.

son qui la rentrait, et le, si attentive et si sévère, malgré tout ce qu'elle devait souffrir en se voyant contrainte d'attrister, ne fût-ce qu'un instant, sa fille unique et tendrement chérie.

Car elle ne perdait point une occasion de vanter leur affection réciproque, poussée, disait-elle, de son côté surtout, jusqu'à l'idolâtrie. Et, à l'appui de ses paroles, elle prodiguait les caresses tout aussi souvent que les reproches et les épithètes blessantes. Quant à Emma, si elle paraissait plus froide, c'était par respect et par timidité, à ce que par lui-même de Bussin ; et chacun comprenait sans peine qu'une jeune fille n'allait point afficher ses sentiments et s'abandonner sans réserve à des épanchements toujours déplacés devant témoin.

Mais dans leur intérieur Emma était la même. Elle n'éprouvait pas le besoin de caresser sa mère, puisqu'elle la craignait plus qu'elle ne l'aimait. Toujours traitée en enfant de dix ans, elle voyait une maîtresse et non une amie dans celle qui la tenait à distance, sans même se douter qu'elle n'était pas heureuse. Comme elle ne se plaignait ni ne se revoltait on croyait qu'elle ne sentait pas le joug ; on prenait pour du contentement sa placide résignation.

A vrai dire, elle n'était pas non plus mécontente de son sort. Nature souple et molle comme la cire, elle avait pris sans peine le pli qui lui était imprimé, et, faute d'assez de jugement et d'indépendance d'esprit pour avoir des choses une opinion à elle, elle se laissait en toute circonstance imposer celle de sa mère. Elle n'avait pas conscience de l'injustice dont elle était victime. Si parfois elle s'efforçait de ne pas se sentir plus gai et plus heureuse au

lieu des plaisirs que lui produisait M<sup>me</sup> de Bussin, elle le tenait pour une cause dans ce manque de confiance et d'égards. Et lui arrivait-il de trouver sa mère trop grondeuse, trop exigeante, elle repoussait bien vite cette idée comme coupable, tant la pression exercée sur elle l'avait réduite à ne plus rien oser, même mentalement.

En un mot, elle n'était ni mécontente, ni satisfaite ; elle vivait dans un état d'attente et d'indécision que cet état complet sans son vif désir de se marier. Ce désir, si naturel à une jeune personne qui ne jouit pas dans sa famille de toute la somme de bonheur possible, était encore excitée chez elle par M<sup>me</sup> de Bussin, qui lui parlait sans cesse mariage et lui faisait presque envisager comme un deshonneur, de rester fille. Ne venons-nous pas encore de l'entendre reprocher à Emma de n'avoir jamais su faire de conquête sérieuse ? Ne l'avons-nous pas vue la prier pour le bal en lui recommandant d'être aimable, surtout avec M. Falbert ?

Emma en avait bien grande envie, non-seulement par obéissance, mais aussi parce qu'elle eût été fière de paraître à ce jeune homme de si bonne mine et de manières si élégantes. Peu de gens résistent à l'impression première d'un extérieur agréable, et Emma, comme la plupart des femmes, peu s'écarter, nourrissant une prévention marquée en faveur des jolis garçons. Et puis sa mère, écho de M<sup>me</sup> Loustot, lui avait fait à l'égard de M. Falbert un tel éloge : « Oh ! son cœur doit être de joie à l'idée qu'il pourrait bien t'occuper d'elle et la trouver jolie ; elle a une main plus loin ; elle t'embrassait dans l'avenir le but suprême de tous ses vœux.

Aussi quand Adrien eut, un de ses derniers, la tête haute, le pas ferme et de-

gagé et l'allure conquérante, son apparition, attendue avec autant d'impatience que de crainte, fit monter aux joues d'Emma un coloris fugitif dont sa mère fut enchantée. Elle était au milieu d'un petit cercle de jeunes gens et de demoiselles ; on causait gaiement ; elle seule ne disait à peu près rien et tenait les yeux baissés, la tête et le corps immobiles, dans une attitude où il y avait bien au moins autant d'affectation que de réserve timide.

Vu de près, et d'une lumière éclatante, elle parut tout autre à Falbert que de loin. Evidemment, elle n'était pas aussi jeune qu'il l'avait cru ; sa figure semblait altérée et fatiguée ; ses traits manquaient d'expression ; ses yeux, d'un bien mourant, et ses lèvres et ses lèvres, le plus grand, et mieux le seul charme de cette tête résidant dans ses abondantes boucles blondes. Par malheur, on remarqua tout de suite, comme tout le reste, et les sursauts et le travail et l'artifice. Lisses, roides, symétriques, toutes d'un égal longueur et d'égal grosseur, elles n'avaient rien du gracieux négligé qu'on aime dans une chevelure flottante.

La taille était mince, sans être ni élancée ni souple ; le cou et les bras étaient grêles ; la maigreur des épaules apparaissait à travers les plus nombreux d'une écharpe de tulle. Emma ayant traversé le salon, Adrien reconnut aussi que sa démarche était guidée, et ses mouvements bien loin du naturel et de l'aisance qui distinguaient ceux de Marie Delmar. Mais relevant sa longue robe, elle découvrit un tout petit pied chaussé de satin, et plus tard elle se dégagea, comme pour faire admirer une main blanche et fine, et un doigt. Alors il se passa aux doigts un peu rouges de Marie, et il se dit à lui-même : c'était, à son caractère, des doigts rouges par le travail !

Les danses s'organisaient. A la grande surprise d'Adrien, Emma consulta sa mère du regard avant d'accepter aucun engagement. Il venait de l'inventer, et elle s'élevait joyeuse comme un oiseau échappé de la cage, lorsque M<sup>me</sup> de Bussin l'arrêta et lui dit :

« Ne danses pas jusqu'à la fin de la valse ; c'est trop fatigant pour toi. Ne fais qu'un tour ; je crains que tu ne t'échauffes pour te refroidir ensuite. Et maintenant, va, mon Emma. M. Falbert, je vous la confie, ajouta-t-elle en minaudant ; n'abusez pas de ses forces. »

Il trouva cette dernière phrase passablement ridicule, et la manna un peu bavarde. En revanche, la fille était mûre. Il essaya de causer et n'obtint pour réponse que des monosyllabes ou des sourires affectés. A peine venait-elle de se rasseoir que M<sup>me</sup> de Bussin, occupée ailleurs à faire à quelques dames les honneurs de son salon, accourut d'un air effaré lui jeter un coup d'oeil sur les épaules. Emma se débarrassa d'un mouvement d'humeur ; on chiffonnait sa toilette ! La mère s'en aperçut, fit une observation mordante sur l'ingratitude dont on payait ses soins, et Emma, rouge comme une cerise, lança du côté d'Adrien un regard furif qui denotait combien elle était triste et humiliée d'être ainsi reprise en sa présence. Il lui fut si bon gré de l'estime qu'elle semblait faire de lui que, de ce moment, il s'intéressa doublement à elle, ne vit plus que de la timidité dans ce qui lui avait paru d'abord sottise et gaucherie, et plaignit du fond du cœur cette victime du despotisme maternel.

Comment, en effet, une femme qui, dès leur première entrevue, se montrait si sensible à l'opinion de M. Falbert, com-

ment cette femme pouvait-elle être sottise ? Et pendant il eut beau, chaque fois, qu'il dansait avec elle, aborder tous les sujets et prendre, pour l'encourager, des airs de gaîté et de franchise, elle demeura froide et taciturne.

« Décidément, se dit-il enfin, ou sa mère lui défend de parler, ou la crainte de commettre quelque maladresse la paralyse. »

Certes, il y avait du vrai dans cette supposition. Mais quelle jeune fille, réduite d'ordinaire à un rôle à peu près nul, ne se dédommage pas, à son propre insu, pour ainsi dire, quand elle ne sent plus peser sur elle la main qui comprime ses élans ? Est-il bien possible, avec de l'esprit ou seulement avec des ressources de conversation, de ne pas laisser éclater quelque chose, alors que tout vous y provoque, la danse, l'animation du bal, les rires et la joie autour de vous, et l'assurance de la société d'un jeune homme aimable et empressé ? Mais les attentions d'Adrien la flattaient sans la rendre plus communicative ; elle conservait son attitude compassée, tout en rougissant de plaisir aux compliments s'il lui adressait, compléments parfois si menteurs que toute autre les eût pris pour des railleries.

Bref, cette soirée fit beaucoup moins connaître à Adrien la fille que la mère, dont il avait conquis les bonnes grâces à un degré désespérant. Elle s'acharna à le poursuivre de son sempiternel verbiage, et plus d'une fois il l'aurait maudite si sa fatuité à lui n'eût trouvé son compte à cet intérêt tout particulier que lui témoignait la maîtresse de la maison.

Quand il se retira, le dernier de tous à titre de voisin, on lui fit promettre de revenir bientôt prendre sans cérémonie le